

teau de Chambord qui, par une fantaisie de l'architecte, a été construit de manière que deux personnes puissent monter en même temps sans se rencontrer, et en ne s'apercevant l'une et l'autre que par intervalles. Anglais et Français, nous montons comme par une double rampe vers les destinées qui nous sont réservées sur ce continent, sans nous connaître, nous rencontrer, ni même nous voir ailleurs que sur le palier de la politique. Socialement et littérairement parlant, nous sommes plus étrangers les uns aux autres de beaucoup que ne le sont les Anglais et les Français d'Europe."

Au reste, Canadiens-français et Canadiens-anglais trouveront également dans l'ouvrage de M. Chauveau leurs annales propres, rédigées avec la plus grande impartialité. Ce livre devra se trouver au même titre dans les deux camps.

Il nous reste à dire dans quelles circonstances M. Chauveau a entrepris cette œuvre. En 1867, il se trouvait à Stuttgart, où il se lia avec le Dr. Schmid, qui venait de publier une *Encyclopédie de l'instruction publique* en dix volumes, et qui déjà promettait d'en faire une seconde édition dans une dizaine d'années. Il demanda même à M. Chauveau d'écrire l'article *Canada* à cette échéance. M. Chauveau promit : mais il fut un peu surpris de se voir sommé, en 1874, de tenir parole. Il s'exécuta cependant de bonne grâce, et son travail, traduit en allemand, fut publié dans l'*Encyclopédie de Stuttgart*. Revu et complété, nous le possédons maintenant. Cela prouve une fois de plus l'utilité des voyages.

L'Exposition Scolaire à Philadelphie

Suite

Monsieur le Directeur du JOURNAL DES INSTITUTEURS.

Pour éviter des redites, nous ne prendrons qu'un Etat de la Nouvelle-Angleterre, celui qui peut le mieux servir de type aux institutions scolaires de toute cette région, le Massachusetts. En effet, c'est dans cet état, surtout dans sa capitale, que nous trouvons les traditions les plus anciennes, les efforts les plus suivis et l'organisation la plus complète de l'éducation publique. Boston se glorifie à bon droit d'être l'Athènes des Etats-Unis ; c'est elle qui a fondé les premiers établissements d'instruction de presque tous les degrés qu'ait possédés le nouveau monde, c'est encore elle qui fait la loi aux autres villes dans tout ce qui touche aux matières littéraires et artistiques aussi bien qu'à la science proprement dite. Il est donc naturel d'attacher une importance toute particulière aux écoles de Boston.

L'effort le plus difficile pour un Européen qui aborde cette étude est de s'y engager sans aucune idée préconçue, et en renonçant une fois pour toutes à juger ce qu'il verra par comparaison avec ce qu'il a pu voir dans l'ancien monde. Il faut, pour apprécier l'école américaine, ne pas l'isoler du milieu américain ; autrement tout est ténèbres et confusion. Supposez la meilleure école américaine transportée, je ne dis pas chez nous, mais même en Allemagne, ce serait à n'y rien comprendre. Deux ou trois exemples, au hasard, pour donner une idée de ce que je veux dire.

Si quelque chose frappe et offusque au premier regard dans les institutions scolaires des Etats-Unis, c'est le manque de fixité dans les cadres du personnel enseignant. Toutes les causes concourent à rendre impossible la stabi-

lité que nous jugerions indispensable : la grande majorité des classes est dirigée par des institutrices qui ne remplissent ces fonctions qu'jusqu'au moment du mariage ; tous les fonctionnaires, jusqu'au surintendant des écoles, sont soumis à l'élection soit tous les ans, soit tous les deux ou trois ans ; il n'est pas question, bien entendu, de retraite pour la vieillesse ; enfin l'école est forcément soumise à des influences politiques, et par conséquent à des spéculations d'intérêt personnel ou d'intérêt de parti. Ce sont là, à nos yeux, autant de circonstances fâcheuses ; les Américains ne le nient pas, mais ce sont autant de conséquences de leur organisation politique et sociale, et, tout en tâchant d'atténuer dans la pratique ces inconvénients, ils ne les trouvent pas plus graves dans l'école que dans le reste de leur vie publique : vivant sous le régime de la démocratie pure, l'élection s'applique invariablement chez eux à tous les domaines. Qu'il s'agisse d'une fonction politique, d'une charge municipale, d'un office judiciaire, d'une place dans la magistrature, d'un siège honorifique ou lucratif dans un conseil d'administration générale ou locale, c'est l'élection, toujours et partout l'élection populaire qui en décide.

L'école, à moins d'être en dehors de tout le courant national, devait être nécessairement soumise à la loi commune, quels qu'en soient, ici comme ailleurs, les inconvénients inévitables et les abus possibles. Le manque de stabilité que nous remarquons dans la carrière de l'enseignement n'est pas propre à cette seule carrière ; il se retrouve dans toutes les professions où l'élection intervient. Rien de plus rare aux Etats-Unis qu'un fonctionnaire qui aura passé vingt ou trente ans dans le même emploi ; cela se voit quelquefois, mais c'est l'exception. La règle est qu'un homme même très-intelligent, très-capable de remplir la fonction qu'il occupe doit s'attendre à la perdre dès qu'un revirement de politique, une influence de coterie, quelquefois un caprice populaire amènera au pouvoir un autre parti, qui aura naturellement quelque'un à mettre à sa place. De là vient que si vous parcourez la biographie des hommes les plus célèbres de l'Amérique, vous les voyez le plus souvent passer par cinq ou six positions différentes, qui semblent n'avoir entre elles aucune analogie.

Vous vous rappelez combien on nous étonnait, il y a quelques années en nous racontant la vie de Lincoln, tour à tour père, bûcheron, fabricant de palissades, arpenteur, épicier, clerc d'avoué, professeur de cours d'adultes, procureur, député, sénateur et enfin président de la République. Sauf que tout le monde ne va pas si loin, et que les Lincoln sont rares en tous pays, cette vie accidentée est beaucoup moins extraordinaire et romanesque pour des Américains qu'elle ne le paraîtrait chez nous. Il est tel "surintendant des écoles publiques" dont la carrière n'offre guère moins de péripéties. Celui même du Massachusetts, pour ne pas sortir de l'état dont nous parlons, le docteur Joseph White, fut d'abord instituteur comme le sont beaucoup de jeunes gens distingués, mais pauvres, qui acceptent ces fonctions pour subvenir aux frais de leurs études ; puis il fit ses humanités à Williams Collège, en sortit avec honneur, enseigna encore un an ou deux, puis se remit à étudier pour devenir légiste, tout en étant répétiteur au collège, puis il passa six ans dans le barreau, le quitta pour prendre la direction d'une société manufacturière à Lowell, fut envoyé quelques années plus tard au Sénat, puis accepta une haute position dans la Banque ; enfin il entra en 1861 dans le Board d'éducation de l'état de Massachusetts dont il est l'âme depuis seize ans et où il a rendu les plus grands services.

C'est un insigne bonheur pour un état ou pour une ville de conserver ainsi pendant quinze ou vingt ans un même homme à la tête de ses écoles publiques. L'in-